



# **Analyse-synthèse**

## **Dossier de textes**

**Concours SESAME 2016**

# Documents du dossier

---

Partie I	3
La conscience du temps	4
<i>Le temps de l'économie capitaliste</i>	6
L'espace-temps aujourd'hui	7
<i>La théorie des temps sociaux de Georges Gurvitch</i>	9
<i>Comment l'écologie peut-elle s'accommoder de la vitesse ?</i>	9
Traverser l'espace ou habiter le temps ?	10
<i>La conception du temps : expression intime de la culture d'une époque</i>	12
<i>Que recouvre cette expression d'« accélération du temps », si répandue ?</i>	12
Partie II	13
Les territoires du temps	14
<i>L'Urbanisme chronotopique, nouvel enjeu pour les villes</i>	15
<i>Habiter le Monde, n'est-ce pas aussi inventer des temps ?</i>	15
Mémoire urbaine et projet urbain	16
<i>Les bureaux des temps</i>	17
<i>Les politiques des temps de la ville et modes de garde des enfants</i>	17
Des politiques du temps de travail aux politiques des temps des villes	18
Partie III	19
Ralentir, et vite !	20
<i>La ville pas à pas</i>	23
<i>Le retour au téléphone d'antan</i>	24
<i>L'homme des temps urbains</i>	24
Le sens de la marche	25
<i>1001 façons de marcher</i>	27
S'isoler pour collaborer	28
Références bibliographiques	30

## Avertissement au candidat

Les documents de ce dossier (extraits d'ouvrages, d'articles ou de pages électroniques présentés sous forme de textes, encarts, tableaux, illustrations ou citations) s'articulent autour d'un même thème. Ils n'ont pas pour but d'aborder toutes les dimensions du thème. Ils constituent le support de l'épreuve et permettent de répondre à l'ensemble des questions posées.

Les notes additives sont un ajout aux extraits des ouvrages et des articles originaux. La mise en page des documents n'est pas celle des ouvrages et des articles originaux.

Les propos et les images rassemblés dans ce dossier appartiennent à leurs auteurs.

# Habiter le temps

---

## *Vivre à l'ère de la mondialisation urbaine*

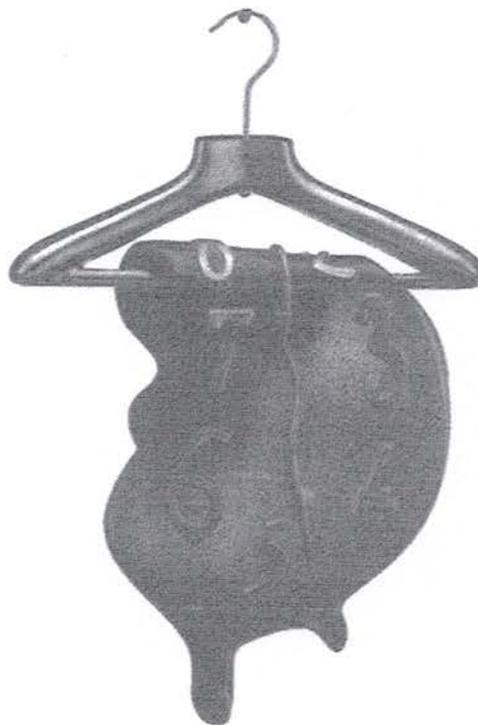
*Pour tout un chacun, plus on peut se déplacer vite et beaucoup, plus on communique, plus l'espace de l'habitat devient relatif et en mouvement, plus le jeu quotidien avec les distances et avec l'accessibilité et la gestion des temporalités (quotidiennes, de portées intermédiaires, biographiques) s'avèrent exigeants.*

*Toutes les pratiques fondées sur l'instantanéité et la connexion, couplées de plus en plus à la mobilité, modifient les conceptions qu'on possède de l'espace, du temps, des proximités et des éloignements que les individus recherchent entre eux et les autres réalités humaines et non humaines.*

*Il convient donc de penser la question des temporalités et des rythmes à l'ère de la mondialisation urbaine, à partir d'un examen serré des modalités selon lesquelles les individus, en société, réalisent leurs spatialités au quotidien. Celles-ci lient de manière indissociable, pour chacun d'entre nous, les ancrages de notre vie (là où nous trouvons nos lieux), les actes mobilitaires et les pratiques communicationnelles numériques.*

*Elles organisent les espaces et les temps de la co-existence des humains.*

Michel Lussault, *L'espace à toutes vitesses*, 2014.



Dali, *Montre molle posée sur un cintre*, 1970.

# Partie I

## Habiter le temps

*Ce qui surgit dans l'air du temps est aussitôt à exclure comme périmé.  
À l'air du temps, il faut opposer le typhon des formes qui ignorent le temps  
et qui roulent dans l'histoire humaine.*

Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, 1995.

L'accessibilité et la gestion des territoires (habitat, transports, services) sont des enjeux majeurs de la politique publique. Elles impliquent des choix stratégiques et des investissements importants. Les collectivités territoriales ont un rôle clé à jouer dans ce domaine, en particulier à l'échelle locale. Elles doivent travailler en partenariat avec les acteurs privés et publics pour répondre aux besoins des citoyens et améliorer la qualité de vie dans les territoires. Les politiques de logement, de transport et de services sont étroitement liées et doivent être conçues de manière cohérente. Les collectivités territoriales doivent également veiller à l'équité territoriale et à la lutte contre les inégalités sociales et spatiales. Enfin, la prise en compte de l'environnement et de la transition écologique est devenue une préoccupation majeure pour les décideurs publics.



Lefèvre Daniel, *L'horloge de la gare Saint-Lazare*, 2011.

## 1 La conscience du temps

L'obsession du temps, son accélération, semblent être aujourd'hui une évidence. Comment en sommes-nous arrivés là ? Le rôle de l'historien est de s'interroger sur les racines de cette perception du temps. Quand s'est-elle installée et pourquoi ?

Remontons au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La plupart des gens vivent alors selon un rythme lent, un temps long dicté par la nature et par Dieu. Ils se lèvent avec le soleil, se couchent peu après lui s'ils ne prolongent pas la veillée au coin du feu. Les signaux auditifs sont donnés par la cloche de l'église, l'angélus du matin qui appelle à la consécration du temps nouveau qu'il annonce, et l'angélus du soir qui se veut temps de recueillement. [...]

Ce temps, solaire incontestablement, est-il encore celui de l'église ? L'historien Jacques Le Goff a daté du XV<sup>e</sup> siècle la transition entre le temps de l'église et celui du marchand. L'horloge municipale érigée à cette époque est un symbole et un instrument de pouvoir pour les négociants. Quatre siècles plus tard, les horloges municipales dans les villes grandes et moyennes se superposent toujours aux multiples cloches des églises et couvents. Mais seules les cloches de Dieu marquent le temps dans les villages qui rassemblent encore les trois quarts de la population ; là on ignore l'heure et on se contente des coutumes horaires qui rythment la vie quotidienne. C'est entre les années 1820 et 1850 que le temps s'accélère vraiment sous les effets conjugués des transformations économiques et des nouvelles idées. C'est sans doute pour cela que les poètes se montrent alors particulièrement attirés par ce thème du temps qui passe, qui efface trop vite les souvenirs, du célèbre « Ô temps ! Suspends ton vol ; et vous, heures propices ! Suspendez votre cours » de Lamartine (*Le lac*) jusqu'à la *Recherche du temps perdu* de Proust.

Jamais autant qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le temps n'était apparu comme aussi perceptible aux yeux de l'esprit, comme aussi assimilable par la pensée. Quels sont les événements qui ont fait prendre conscience d'une accélération du temps ? Parmi ceux-ci arrêtons-nous sur trois d'entre eux. C'est d'abord le progrès des techniques qui rend omniprésent l'affichage de l'heure et l'élaboration d'un temps réglé, universel, rendu nécessaire par la vitesse des communications ferroviaires ou télégraphiques. Puis la volonté d'économiser le temps se répand dans le monde du travail, elle conduit à sa réglementation pour une meilleure productivité. Enfin, ce souci d'utiliser au mieux le temps gagne aussi les loisirs.

L'élaboration d'un temps réglé et universel est un processus lent qui s'étale sur l'ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle. L'heure traditionnellement donnée par la nature et par l'église devient une heure abstraite donnée par des machines que chacun peut posséder. Elle se révèle être un important enjeu de pouvoir.

### ■ Le progrès technique en horlogerie

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les progrès techniques rendent les mécanismes plus fiables, la première manufacture de montres est lancée par Frédéric Japy à Besançon près de Montbéliard en 1772 et un pôle horloger naît à Besançon avec la création de la Fabrique nationale créée par Laurent Mégevand avec le soutien du gouvernement révolutionnaire. La montre descend dans la rue et les premiers agendas sont publiés. Il n'empêche que ce ne sont que les débuts. La diffusion de ces moyens de mesurer le temps s'élargit considérablement au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les horloges publiques sont plus nombreuses dès le Consulat et la reconstruction post-révolutionnaire. Elles se multiplient ensuite au gré des constructions de mairies et gares qui fleurissent sous le second Empire puis au début de la Troisième République. Dans la sphère domestique, les horloges à balancier deviennent courantes. Les témoignages enregistrés lors des procès impliquant de petites gens des campagnes révèlent qu'ils se rappellent un événement au quart d'heure près. Les prix des montres sorties des fabriques de Besançon ou de Genève baissent à partir de 1860. On peut alors acquérir une montre en argent pour 40 francs. Les soldeurs en proposent même à crédit. Malgré tout, 40 francs équivalent à vingt à trente journées de salaire d'un ouvrier. Aussi la montre reste-t-elle jusqu'en fin de siècle le cadeau d'élection pour la première communion ou la réussite au certificat d'études primaires. Objet de convoitise, la montre tente aussi les voleurs ; c'est pourquoi est gravé à l'intérieur un numéro de fabrication que l'horloger consigne

dans un registre, surveillé par la police. Emblématique de l'importance accordée aux instruments de mesure du temps, horloger est une profession respectée et chaque bourg rêve d'en posséder un. Hommes aux montres à gousset, femmes avec montre bijou en sautoir, chacun peut avoir la maîtrise individuelle du temps, d'autant que d'autres instruments se répandent pour gérer son temps grâce à la diffusion du réveil après 1860, la banalisation de l'agenda et la vogue des almanachs.

### ■ Une heure nationale

Un nombre croissant de gens ont donc accès à l'heure précise. Précise ? Comment est-elle réglée ? Sur le cadran solaire, ce qui signifie que chaque lieu a son heure. Pour pallier cet inconvénient, un règlement de Paris demande dès 1816 que soit adopté le « temps solaire moyen ». Les annuaires départementaux donnent les tables du temps moyen, indiquant l'heure que doit afficher une pendule ou une montre bien réglée les 5, 15 et 25 de chaque mois à midi vrai. Peu à peu s'impose la transmission de la bonne heure par les postiers car la poste aux lettres a sa propre horloge à partir de 1844, qu'elle règle bientôt sur celle de la gare. Car c'est bien le développement des chemins de fer qui fait éprouver la nécessité d'une heure précise et uniformisée sur le parcours du train. Les diligences se contentaient de l'approximation d'une demi-heure. Ce n'est plus le cas, car dès 1850 la vitesse moyenne des trains est de 60 km/h et les locomotives peuvent atteindre 100 km/h dès 1860. La coordination des correspondances pour les voyageurs et surtout celle des manœuvres de croisement impliquent la précision. Sur une ligne, la compagnie ferroviaire adopte le temps local moyen de son siège administratif. Solution encore imparfaite puisque chaque compagnie a son heure. La Grande-Bretagne est la première à adopter une heure nationale. En 1847, la British Railway Charing House recommande à toutes les compagnies d'adopter l'heure de l'observatoire de Greenwich, déjà utilisée par le Post Office. L'état n'en a pas pris l'initiative, le Parlement s'est contenté d'entériner en 1852. L'heure nationale ne s'impose que plus tard en Allemagne (1893) et en France (1891).

Le processus est lent et l'historien dispose de peu d'archives sur ce thème. À Bonnétable, en Sarthe, le maire prend un arrêté en septembre 1884 afin que les horloges de la ville soient réglées sur celles de l'intérieur de la gare, donc à l'heure de la compagnie ferroviaire. Ce n'est que le 5 novembre 1891 qu'elles sont réglées sur le temps de Paris. Un autre exemple montre la difficulté du processus. Les villes américaines de Boston et de New York ont chacune leur heure, avec douze minutes de différence, ce qui pose problème là où les transports les desservant se croisent. En 1881, la ville de Boston se rend à l'évidence : sa puissance est inférieure à celle de New York, elle s'aligne à regret. C'est ainsi que le nombre d'heures locales diminue progressivement en fin de siècle, par regroupements.

### ■ Une heure universelle

Il reste à résoudre la coordination internationale. Un guide touristique de 1864, *Les bords du Rhin en poche*, donne un aperçu de ce qui attend les voyageurs en gare de Strasbourg : « On part à l'heure de Paris, et à cet égard, faire bien attention, car les horloges marquent sur leur cadran deux heures différentes, l'heure de Paris d'abord et ensuite l'heure de Strasbourg en avance de deux minutes. [...] À partir de Kehl, les horloges sont réglées sur l'heure allemande et avancent de trente-deux minutes sur l'heure de Paris ». Il n'y a pas que les chemins de fer qui exigent une harmonisation des horaires. Le télégraphe dessert toutes les préfectures en France à partir de 1852, puis relie toutes les places européennes. Il est rapidement utilisé dans les relations d'affaires et les opérations financières. Le téléphone, inventé en 1876, exploité dès 1879, voit son réseau nationalisé en France dès 1889.

Sandford Fleming, ingénieur en chef de la Canadian Pacific Railways Company, d'origine écossaise, propose de créer une heure universelle et pour cela d'établir des fuseaux horaires dessinés à partir d'un méridien d'origine, de préférence neutre, situé sur l'océan. Venu spécialement à Dublin en 1878 pour la réunion de la British Association for the Advancement of Science, il n'est pas autorisé à lire sa communication. Airy (né en 1800), qui a introduit l'heure standardisée en Angleterre, a réussi à écarter Fleming par jalousie et par crainte que l'observatoire de Greenwich puisse perdre son monopole lucratif de la vente des éphémérides et cartes nautiques (*the charts*) utilisés par 80 % des bateaux. En 1884, la conférence internationale du *Prime Meridian* adopte le système de l'heure universelle comptée à partir du méridien de Greenwich. Malgré tout, l'heure adoptée en France est celle de Paris en 1891, puis en mars 1919, « l'heure du méridien de Paris retardée de neuf minutes

vingt et une secondes », autrement dit, l'heure de Greenwich. Cette formulation exprime tous les enjeux de pouvoir que représente la mesure du temps.

On peut apprécier diversement ces négociations pour un temps universel : s'étonner de la vigueur des susceptibilités et des enjeux de pouvoir ; s'étonner inversement qu'il ait fallu si peu de temps entre le moment où se fait sentir la nécessité et son aboutissement. Quoi qu'il en soit, cette diffusion d'un temps réglé, bien que très inégale selon les lieux, atteint tout le monde. Elle implique une vraie conscience du temps qui s'écoule, une accélération du temps par le fait de compter les minutes et les secondes. Elle ouvre aussi sur un élargissement du cadre spatio-temporel au monde entier. Attardons-nous un instant sur l'enjeu de pouvoir. Dans les villes et villages de France, le maire et le curé se combattent afin que leur propre cloche impose son rythme. C'est la « lutte entre le curé qui réitère sa ferme volonté que la cloche de l'angélus vespéral soit la dernière de la journée et le maire qui fait sonner plus tard la retraite ou couvre-feu afin de moraliser la nuit ». Au travers de ces conflits se joue la maîtrise des biorhythmes de la communauté, celle de la gestion des temps du travail et du repos. L'enjeu n'est pas purement symbolique, il touche la vie économique.

### A Le temps de l'économie capitaliste

Lorsque, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Jacques Cartier « découvre » les Grands Lacs et le Saint-Laurent, le maïs vient d'atteindre cette région d'Amérique du Nord et sa forme originelle sauvage n'existe plus ; il aura fallu près de quatre mille ans pour que cette plante domestiquée au Mexique soit cultivée du Chili au Canada<sup>1</sup>.

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, une plante originaire de Chine, le soja, est introduite en Argentine ; entre 1981 et 2003, la production du soja passe de moins de 4 millions de tonnes à près de 35 millions. En à peine trente ans, une culture inconnue occupe près de la moitié de toutes les surfaces cultivables en céréales et oléagineuses, soit plus de 12 millions d'hectares. En 1997, la culture du soja transgénique commence en Argentine ; en 2004, presque 100 % du soja qui y est cultivé est transgénique.

Ces changements s'accompagnent évidemment de bouleversements sociaux de grande ampleur. Quelques chiffres dont il n'est pas nécessaire de commenter la brutalité : en 1969, l'Argentine compte 538 000 exploitations agricoles ; vingt ans plus tard, en 1988, elle n'en compte plus que 378 000. Entre 1988 et 1999, le nombre d'exploitations de moins de 5 hectares baisse de 38 %, celles comprises entre 5 et 10 hectares de 44 % ; à l'inverse, les exploitations de 500 à 1 000 hectares augmentent de 18 % et celles de 1 000 à 2 500 hectares de près de 39 %.

Cette accélération du temps n'est pas à mettre uniquement au compte du développement techno-scientifique, elle relève d'une organisation sociale où l'économie et les choix techniques qui l'accompagnent sont laissés à eux-mêmes, détachés des hommes et de l'environnement naturel. Le temps économique est un temps de plus en plus bref et contracté. D'un côté « la recherche du profit conduit à s'orienter vers les activités qui tirent du milieu le maximum de rendement dans le minimum de temps »<sup>2</sup>, de l'autre on insère l'homme dans un circuit de consommation de plus en plus rapide, par exemple en créant de nouveaux besoins, en réduisant la durée de vie des biens de consommation, en accélérant leur obsolescence ou en renonçant à les réparer, etc.

« L'évacuation du temps est au cœur du rapport marchand », écrit Jacques T. Godbout<sup>3</sup>. En effet, dans une situation d'échange, quand l'objet, n'ayant qu'une valeur d'échange, est le seul lien qui relie les partenaires de l'univers marchand, la transaction prend fin au moment où elle commence : l'objet passe d'une main à l'autre et le commerce s'achève. C'est ce qu'affirmait Max Weber quand il écrivait que « le marché représente une simultanéité » où la relation sociale « est à ce point éphémère qu'elle s'éteint dans l'échange des biens qui en font l'objet »<sup>4</sup>.

L'allure du temps n'est pas qu'un degré d'intensité dans un cycle économique qui irait simplement en s'accéléralant, il y a une différence de nature. « Souvent, le rythme du changement n'a pas moins d'importance que sa direction », écrit Karl Polanyi<sup>5</sup>. Il semble en effet que plus le temps s'accélère, moins les hommes ont la capacité d'agir sur un environnement en perpétuel changement.

<sup>1</sup> Haudricourt André George, 1987, *La Technologie, science humaine*, Éditions de la MSH, Paris.

<sup>2</sup> Passet René, [1979] 1996, *L'Économie et le vivant*, Economica, Paris.

<sup>3</sup> Godbout Jacques T. (en collaboration avec Alain Caillé), [1992] 2000, *L'Esprit du don*, La Découverte, Paris.

<sup>4</sup> Weber Max, [1956] 1995, *Économie et société*, Agora Pocket, Paris.

<sup>5</sup> Polanyi Karl, [1944] 1983, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris.

## 2 L'espace-temps aujourd'hui

Nous vivons dans une société inquiète, tout particulièrement en ce qui concerne son avenir. Si, il y a peu de temps encore, tout le monde se plaignait de ce que le rythme des échanges sociaux et de travail s'était considérablement accéléré (surtout après la deuxième guerre mondiale), il semble bien, aujourd'hui, que ce phénomène ait pris des dimensions telles qu'il est devenu impossible de prévoir ce que pourra être notre futur. Ce repère temporel, essentiel à notre pensée puisqu'il en est un des fondements indispensables, est de plus en plus mis à mal. L'avenir vers lequel nous nous dirigeons pourtant, à allure de plus en plus vive, reste totalement imprévisible.

Ce n'est plus seulement à une accélération que nous devons faire face mais c'est l'ensemble de notre rapport au temps qui est devenu problématique. Il ne fournit plus qu'un appui incertain à nos choix existentiels ce qui, sans aucun doute, explique que la question de notre destin se pare immédiatement du voile de l'angoisse. Ceci est vrai tout aussi bien sur un plan personnel que social et collectif. Les mutations sociales, économiques et sociologiques sont telles que plus aucun d'entre nous ne peut croire occuper une « place sûre » dans la société ou, au moins, rester capable de prévoir son propre destin. Les démarches stratégiques individuelles et collectives semblent devenues vaines. Le temps des grandes solidarités propres au mouvement ouvrier a fait place à des stratégies défensives individuelles alors même que chacun perçoit que c'est bien au niveau collectif, et de plus en plus, que les enjeux les plus importants seraient à saisir.

Cette sorte de paradoxe d'une mondialisation qui assure en fait le repli sur soi, semble nous plonger dans une sorte de schizophrénie anxieuse : une prévision même raisonnable est devenue impossible, le rythme des échanges devient infernal à ceux qui travaillent tandis qu'une frange de plus en plus importante de nos concitoyens laissée au chômage, ne sait plus comment perdre son temps. Nous percevons, sans doute obscurément, que ce qui n'est aujourd'hui qu'un paradoxe, risque de se transformer tôt ou tard en une contradiction, source d'un conflit social dont on a peine à imaginer l'issue. Nous sommes lancés dans une sorte de train infernal dont plus personne ne semble maîtriser la destination. Aucune idéologie politique n'est venue remplacer celles que, depuis peu, nous avons déclarées défailtantes et la subordination aux impératifs immédiats de la rentabilité obscurcit notre horizon.

L'espace de nos vies s'est également transformé. Les moyens de communication se sont multipliés et, eux aussi, accélérés : tout point de la planète est sensé être accessible en peu de temps et à peu de frais. L'espace s'est vu réduit à n'être guère plus qu'une question de temps. Cette révolution des moyens de transport est doublée par celle des ressources nouvelles issues des technologies de télécommunication qui ont achevé de contracter l'espace de nos vies. Aucun espace ne semble pouvoir résister à l'envahissement de ces technologies mises au service d'un nouvel impératif catégorique : la communication. Les murs de nos habitations sont, maintenant, poreux et, lorsque nous fermons les portes et volets de nos maisons, le soir, rien n'empêche le monde environnant de s'immiscer dans notre vie familiale que ce soit par Internet, la télévision et autres câbles ou, encore, grâce aux téléphones portables.

Mais, là aussi, le doute subsiste. Cette « grande communication » généralisée ne produit que peu d'effets sur l'organisation de nos vies quotidiennes puisque ces possibilités nouvelles semblent incapables de renouveler les modes de fonctionnement de nos démocraties en donnant, par exemple, aux citoyens de nouveaux espaces de communication et de représentation. Pire, cette communication semble même, parfois, bloquer l'échange.

Ce rétrécissement de l'espace ne donne guère plus de moyens pour accéder à des informations, des groupes d'échanges et de discussions à propos des décisions économiques et politiques. L'organisation de collectifs et autres groupes de citoyens n'en est pas devenue plus facile et nous ne savons même pas si cette réorganisation de l'espace ne va pas entraîner quelques doutes et appréhensions supplémentaires. Le terme de délocalisation, par exemple, est illustratif de ces ambiguïtés. Alors qu'il pourrait nous inviter au voyage, ce terme assez sympathique à première vue, dans le sens où nous sommes tous d'accord pour affirmer que les voyages « forment la jeunesse »,

est devenu synonyme de cauchemar économique : l'étranger, ce n'est plus seulement l'exotisme de la découverte, mais les pertes d'emplois et le surgissement de la précarité sociale et économique.

Nous sommes ainsi plongés dans un monde devenu à la fois, trop vaste et immédiat, rétréci et omniprésent. Les paradoxes affleurent dès qu'il est question de toucher à ces questions des modifications de notre rapport à l'espace-temps. L'espace s'est réduit en ce qui concerne sa valeur de séparation mais, en même temps, l'invasion des espaces privés, à laquelle on nous soumet, semble gêner les processus d'individuation car cela met en jeu, et tout de suite, la place que nous occupons dans cet univers devenu ambigu, à la fois proche et lointain. Le local se confond à l'universel, le particulier avec l'identique en général qui, imposé à chacun, tend à perdre l'individuel dans des labyrinthes de l'anonymat.

C'est l'ensemble de notre rapport à l'espace et au temps qui s'est modifié alors même que nous n'avons pas encore pu évaluer ce que ces modifications ont apporté à notre fonctionnement psychique. La course poursuite semble s'être généralisée dans un univers, certes contracté, mais le temps serait devenu celui d'une perpétuelle fuite en avant. Alors que nous savons que notre rapport au temps, comme facteur de causalité, et à l'espace, comme dimension autorisant la distinction entre les individus, sont des fonctions essentielles à la possibilité même de penser, nous n'avons pas encore saisi comment les modifications récentes de ces rapports au temps et à l'espace peuvent avoir modifié nos manières les plus intimes de penser. Que peut devenir dans ce monde hanté par la vitesse, notre capacité de relier l'existence de causes à ses effets ?

Ce facteur pourrait, à lui seul, expliquer bien des aspects de la transformation de la place des parents dans le monde des enfants. La transmission des savoirs, de génération en génération, est mise directement en cause par cette accélération des processus de diffusion de la connaissance qui confine parfois à l'inversion. Les enfants sont devenus bien plus habiles que les parents dans une série de compétences qui assurent leur adaptation à l'environnement comme celle de l'informatique, pour n'en citer qu'une. L'autorité « naturelle », que possédaient les parents en fonction de leur expérience de vie et leurs meilleures compétences dans l'adaptation sociale, est directement mise en question. Sans être le seul des éléments de cette transformation insensible des rapports familiaux mais qui, aujourd'hui, commence peut-être à produire des effets inattendus, il montre en tout cas comment le mode de vie sans doute multimillénaire de notre espèce a été brutalement modifié.

Qu'il suffise ici de rappeler qu'il est aujourd'hui possible en bourse de gagner de fortes plus-values sur la dépréciation, supposée à venir, de certaines actions. Où pourront dès lors se situer la cause et l'effet et qui sera apte et habilité à en juger ? Mais, que peut devenir, dans ces conditions, le sentiment de responsabilité de nos actes ? L'espace s'est contracté dans un temps lui-même insaisissable et beaucoup de nos contemporains, surtout les plus démunis, sont devenus incapables de se déplacer sitôt sortis de leurs espaces quotidiens, au point que la représentation géographique de nos espaces de vie semble devenue de plus en plus inaccessible.

La géographie est comme réduite à n'être que la conséquence de l'utilisation d'un moyen de transport. Et c'est aux points d'accès à ceux-ci que se réduit une géographie confinée, pour l'essentiel, à la puissance des engins qui parcourent l'espace pour nous. Il n'est plus utile, en effet, de connaître son chemin si même les pilotes d'avions sont guidés par des antennes satellites qui, à tout moment, vous disent où et comment se déplacer. La distance est absorbée par un immédiat perpétuel et ainsi, paradoxalement, éternel, où l'anticipation devient une fonction de plus en plus désuète. L'indépendance, que pourraient fournir les moyens de transport, l'autonomie potentielle du sujet, se transforment ainsi en étroites et multiples dépendances.

## **B** La théorie des temps sociaux de Georges Gurvitch<sup>6</sup>

**Le temps de longue durée et au ralenti**, qui est celui qui voit le passé se projeter dans le présent et l'avenir : un exemple frappant en est fourni par les phénomènes démographiques, lesquels peuvent se mesurer en générations, les enfants conçus aujourd'hui n'étant appelés à jouer des rôles d'adultes que dans deux décennies et plus :

**Le temps en trompe-l'œil**, celui du temps-surprise des crises brusques, traduisant une discontinuité intrinsèque, à l'exemple du temps urbain, jamais à l'abri d'un accident perturbant gravement la circulation, d'une manifestation de foule, d'un événement, politique ou autre...

**Le temps des battements** irréguliers entre l'apparition et la disparition des rythmes, celui de l'incertitude caractérisant les masses passives en attente de l'une ou l'autre épiphanie, des sociétés en transition, etc. ;

**Le temps cyclique**, celui de la « danse sur place », dont l'exemple est donné par les sectes, pour lesquelles le passé, le présent et l'avenir sont projetés mutuellement l'un sur l'autre (« il faut se repentir tout de suite, car la fin du monde est pour demain ») ;

**Le temps en retard sur lui-même**, dont l'écoulement se fait attendre, à l'exemple des structures politiques dépassées des états totalitaires, en période d'unification mondiale des marchés ;

**Le temps d'alternance entre retard et avance**, dans lequel les actualisations du passé et de l'avenir entrent en compétition dans le présent, à l'exemple du temps du début du capitalisme lié à celui de la monarchie absolue, l'un et l'autre se soutenant avant d'entrer en conflit ;

**Le temps en avance sur lui-même**, celui des effervescences collectives, des actes d'innovation, à l'exemple du prolétariat préparant au XIX<sup>e</sup> siècle les bouleversements politiques et sociaux que l'on sait ;

**Le temps explosif**, celui de la création ou de l'invention collective ou individuelle, des révolutions ou des bouleversements domestiques.

Cette typologie possède sans doute une vertu davantage descriptive qu'explicative : elle met toutefois en évidence l'intérêt que présente l'étude des temporalités dans la formulation des principales problématiques sociologiques.

## **C** Comment l'écologie peut-elle s'accommoder de la vitesse ?

Le philosophe Paul Virilio, fasciné par l'accélération du monde, met en garde sur les dangers d'une écologie totalitaire, qu'il nomme « globalitarisme ». [...]

Pour être complète, l'écologie doit aussi devenir l'écologie du temps. L'écologie verte traite la pollution des substances, de la faune, de la flore, de l'atmosphère, bref de tous les écosystèmes. L'écologie grise devrait traiter la pollution des distances, des échelles, de la grandeur nature.

Les choses existent à travers des proportions : au-delà de 2,5 mètres, nous ne sommes plus homme, mais fantôme ou sycamore si l'on fait 18 mètres de haut. Or, la vitesse des transports et des transmissions instantanées réduit le monde à rien.

Nous vivons une époque singulière, notre appréciation des échelles de temps et de distances est bouleversée et la terre est devenue trop petite pour le progrès. Les sociétés anciennes n'ont pas vécu ce que nous vivons, ce monde réduit à presque rien à travers la vitesse des transmissions, et à pas grand-chose à travers la vitesse supersonique.

Il ne s'agit pas de croire à la fin du monde et à l'apocalypse, mais nous sommes devant une singularité absolue. Il faut une vision *révélationnaire*, et non plus révolutionnaire. [...]

Avant de ralentir, il faut d'abord comprendre de quoi il s'agit. Il faut un travail universitaire nouveau, à l'échelle du monde. Pourquoi ne pas envisager un ministère du temps et du tempo, pourquoi ne pas réfléchir à une pensée politique de la vitesse qui, à l'instar de la musicologie, composerait des rythmes pour former une mélodie ?

<sup>6</sup> [■ **Note additionnelle** / Georges Gurvitch est un sociologue français d'origine russe (né en 1894, naturalisé en 1928). Georges Gurvitch, *La multiplicité des temps sociaux - La vocation actuelle de la sociologie*, PUF, 4<sup>e</sup> édition, 1969.]

Nous vivons une époque curieuse à plus d'un titre : tous les superlatifs semblent pouvoir s'appliquer à ce début de XXI<sup>e</sup> siècle qui n'a rien de commun, dans l'histoire des hommes, avec les temps qui ont précédé. Le temps lui-même fait débat, dans une société mondialisée qui veut aller toujours plus loin et plus vite.

Il n'est pas exagéré de parler de l'obsession de notre époque à vouloir aller au plus vite et au plus court entre deux points. C'est vrai des routes et de la circulation, c'est vrai de l'action, au nom de l'efficacité : relier deux points sans en passer par les étapes intermédiaires et surtout sans jamais remettre en cause cette idée même de vitesse efficace, donc utile. Or, selon nous, l'élaboration de l'action (qu'il s'agisse de celle du soignant, de l'éducateur, de l'homme politique) a besoin d'un temps, et pas n'importe quel temps : celui qui se laisse habiter, celui qui dit tout à la fois le passé, le présent et le futur de ce territoire situé entre deux points A et B, ce temps habité qui permet authentiquement de relier A et B, et non de les juxtaposer ou de les mettre en concurrence.

Il existe dans le Pas-de-Calais, terre de mémoire par excellence, un lieu extraordinaire (au sens étymologique : qui nous sort de l'ordinaire), historique et mythologique : c'est le parc des Ducs de Bourgogne, en particulier du dernier des grands ducs d'Occident, Philippe le Bon, l'homme de la Toison d'or. Ce parc, aujourd'hui disparu (et sur les vestiges duquel est construit le village de Le Parcq), fut construit sur quatre siècles, à partir du XI<sup>e</sup> siècle. Avant d'atteindre à la magnificence que lui reconnurent les théologiens médiévaux (qui pensèrent à un moment que le jardin d'Éden de la création se trouvait là), le parc des Ducs de Bourgogne eut une maturation lente : c'est une évidence, on ne construit pas un jardin à la vitesse et au temps de l'homme. Mais si les mots « jardin » et « vitesse » ne se rencontrent pas, ce n'est pas uniquement et pas d'abord à cause de la croissance lente de l'élément végétal : c'est parce que le jardin a besoin d'un temps habité pour se développer.

Le temps habité est ce que notre langue française, trop proche du grec et du latin, rend si mal. Le temps habité, c'est celui qui dit à la fois le passé, le présent et le futur, dans un même mot qui va faire la synthèse des différents rythmes, des différentes respirations. Le temps habité, il se décline bien en hébreu ou en arabe, deux langues du mouvement même de la vie, comme la calligraphie qui les représente. Le merveilleux parc des Ducs de Bourgogne fut un endroit hors du temps, justement parce qu'il s'élabora dans la durée, dans l'addition des différents temps qui rythmèrent sa respiration. Ainsi, ce parc eut-il une inspiration arabe (les comtes de Flandres, puis d'Artois et enfin les princes bourguignons avaient exploré le monde arabe), sicilienne, flamande et enfin bourguignonne. Couvert d'arbres exotiques, d'essences rares, peuplé d'animaux mystérieux pour l'époque, l'endroit subit les aléas de l'histoire et les outrages des guerres successives. Détruit par les armées de Charles Quint, occupé par son fils Philippe, roi d'Espagne, et ses sujets, le jardin d'Éden est devenu un paisible village d'Artois, adossé à des ruines, celles d'un château et d'une autre vie.

L'endroit est-il mort pour autant quand le canon eut raison de la muraille de pierre qui entourait le parc ? Non, un village s'est bâti sur un temps cataclysmique, celui de la destruction du lieu de plaisir de Philippe Le Bon, puis s'est développé sur un temps méditerranéen, celui de ses premiers occupants, espagnols, pour enfin trouver son rythme de croisière, celui de la terre grasse et des ciels bas, si bien décrits par Georges Bernanos. Autrement dit, il n'y eut jamais de rupture avec les temps anciens, avec les temps oubliés. L'homme d'ici et maintenant est aussi un homme de là-bas et d'avant, l'homme qui respire la terre aujourd'hui n'est que le descendant actuel de ce prince qui parcourait l'endroit à cheval. Il pourrait en être ainsi aussi de ses enfants et de ses petits-enfants.

Il n'est pas certain cependant que le village et ses habitants survivront à l'accélération de l'histoire. Pour la première fois de son évolution en effet, l'homme est confronté à une remise en cause radicale de l'espace et du temps qui le structurent. Cette contestation de l'espace-temps concerne toutes les activités humaines et affecte en premier lieu la politique qui est devenu une chronopolitique. Tout se passe aujourd'hui comme s'il y avait une séparation des pouvoirs entre l'action et le temps - le temps qui, jusque-là, la préparait et la déterminait. L'homme politique du XXI<sup>e</sup> siècle accélère, il est dans l'action, et l'apanage du pouvoir, son attribut le plus visible, devient la

vitesse : le président de la République ne marche plus, il court ! Agir, ce serait donc agir vite, se passer du temps, non comme une privation mais comme une véritable libération.

Il s'agirait donc moins aujourd'hui d'habiter le temps, d'habiter de multiples temps qui structurent, à la manière d'une colonne vertébrale, l'ossature d'une histoire collective, que de traverser, le plus vite possible, des territoires devenus simples fils conducteurs, fibres optiques, entre un point de départ A et un point d'arrivée, toujours provisoire, B. Le village de Le Parcq, et ses 800 habitants, est aujourd'hui menacé d'éventration par une deux fois deux voies routières, qui permettrait d'aller toujours plus vite entre la ville (les grandes métropoles du Nord) et le littoral, donc la plage. Deux conceptions politiques s'affrontent ici : d'un côté, l'élu, homme d'actions immédiates, homme de progrès (forcément) ; de l'autre, le citoyen, inscrit dans l'histoire de cette terre et conscient de sa généalogie, collective et individuelle, ainsi que de la réflexion à conduire sur l'idée même d'intérêt général qui précède et détermine la notion de progrès. Ce que l'homme politique ne comprend pas (il aura donc toujours besoin de penseurs !), c'est que cette notion de village-fil conducteur trouve rapidement sa limite lorsque le point B est atteint. La vitesse trouve toujours son point d'arrêt et le temps revient en boomerang comme un invité surprise. Sur les plages, les vestiges du mur de l'Atlantique, tels que les décrit Paul Virilio<sup>7</sup> : qu'ils soient réels ou imaginaires, emprunter des fils conducteurs de plus en plus rapides, c'est forcément heurter de plus en plus durement les bunkers de notre pensée insuffisante et finie. Revient alors, souvent trop tard, après le désastre, la question la plus essentielle : et si nous avons réellement pensé l'action à entreprendre, en serions-nous là aujourd'hui ? Si la vitesse est le principal attribut du pouvoir aujourd'hui, rien ne garantit qu'elle est une valeur sûre, car rien ne permet de garantir qu'elle est une valeur-refuge.

Est-elle en effet encore maîtrisable par le cerveau humain ? Le cyberspace se construit sous nos yeux à la vitesse de calculs d'algorithmes de plus en plus complexes. L'organisation de ce cyberspace permet la planification stratégique du pouvoir de la vitesse, ainsi l'attaque des virus informatiques provoque-t-elle des changements quasiment instantanés. Le temps instantané devient le temps réel et cette accélération n'est plus accessible à la connaissance, donc à la maîtrise, humaine. La vitesse va plus vite que l'Homme et se retourne contre lui : l'automatisation des marchés financiers fait passer l'économie (lente) à l'ère de la finance, instantanée, et la complexité impose un degré d'abstraction toujours plus grand. Le piège de la vitesse se referme sur l'homme d'action : la vitesse devient facteur d'incarcération, d'incarcération dans le monde. La vitesse devient précipitation et la vision du monde plus panoptique<sup>8</sup> que jamais. La physique nous apprend que le temps n'a pas de vitesse, que celle-ci est la dérivée du temps. Le temps ne s'accélère donc pas, mais c'est ce qui se passe dans l'intervalle de temps qui s'accélère. Le temps est ainsi découpé en tranches de plus en plus fines : à la seconde a succédé la nanoseconde et la picoseconde<sup>9</sup>. C'est dans ces intervalles, sous le seuil de perception humaine, que se construit la victoire du champion du monde du 100 mètres : le dernier de la finale apparaît au spectateur comme franchissant la ligne d'arrivée en même temps que le vainqueur !

Faut-il pour autant penser, avec Daniel Halévy et son *Essai sur l'accélération de l'histoire*<sup>10</sup>, écrit en 1948, que l'inéluctable est devant nous ? Certes, le blues a été remplacé par le jazz, et ce dernier par le rock ; certes, la patience a fait place à « l'impatience générationnelle » (Paul Virilio) et la photo numérique a supplanté les tirages argentiques ; certes, le XX<sup>e</sup> siècle nous apparaît pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore, être un siècle totalement dépassé et obsolète, mais il nous ouvre aussi à la possibilité d'un autre monde qui reste totalement à inventer, associant étroitement vitesse et contexte. L'homme pensant, promeneur solitaire, adversaire de la vitesse, a encore un avenir, comme l'œuvre d'art a encore son rôle à jouer dans un monde de copies. De même que l'original (l'œuvre d'art) impose la durée et le lien social à son admirateur comme à son contempteur, alors que la copie se fait lithographie ou photocopie, c'est-à-dire éloge de l'instantané, l'homme pensant peut rester ou redevenir le déterminant essentiel de la prise de décision.

<sup>7</sup> Paul Virilio, *Penser la vitesse*, film de Stéphane Paoli, Arte éditions, 2008.

<sup>8</sup> **■ Note additionnelle** / Panoptique : se dit d'un bâtiment construit de façon à pouvoir, d'un seul coup d'œil, embrasser tout l'intérieur. Ce type d'architecture carcérale est imaginé par J. Bentham à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle afin de permettre d'observer tous les prisonniers sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif devait ainsi créer un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus. Le philosophe et historien Michel Foucault, dans *Surveiller et punir* (1975), en fait le modèle abstrait d'une société disciplinaire.]

<sup>9</sup> **■ Note additionnelle** / Picoseconde : une seconde divisée par un billion - un million de millions - soit 10<sup>-12</sup> s.]

<sup>10</sup> D. Halévy (1948), *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, éditions De Fallois, 2001.

#### D La conception du temps : expression intime de la culture d'une époque

Chaque culture humaine naît et se définit avant tout à l'intérieur d'une relation déterminée avec la temporalité, avec ce flux incessant de changements à commencer par les processus naturels : l'alternance des saisons, des phases lunaires, des migrations des animaux, de la naissance et de la mort, etc.

De tels processus qui se produisent en dehors de la sphère culturelle demeurent inconnus et chaotiques jusqu'à ce que l'Homme ne les apprivoise à l'intérieur d'un ordre stable produisant ainsi une certaine idée du temps. Par conséquent, la relation de l'Homme avec la temporalité n'est jamais directe mais toujours indirecte, à travers un troisième élément socialement construit. [...]

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les différents écosystèmes sociaux, au-delà des distances culturelles et géographiques, partagent une seule architecture du temps qui a interconnecté et synchronisé le quotidien et l'Histoire.

Le cadre des 24 fuseaux horaires de Greenwich est justement ce système mondial de référence à l'intérieur duquel chaque réalité sociale calcule le temps dans une sorte de chrono-Babel réunifiant les différentes cultures humaines en une seule espèce. La circulation des passagers des voies aériennes, des flux numériques des médias, l'interconnexion des informations sociopolitiques entre les pays, les fibrillations du temps réel des bourses mondiales, en un mot la mondialisation serait impensable sans la chrono-architecture qui trouve dans le méridien de Greenwich son 0 de référence.

#### E Que recouvre cette expression d'« accélération du temps », si répandue ?

La formule est à prendre avec précaution, laissant entendre que le temps lui-même s'accélère. Or personne ne dira voir les aiguilles de sa montre tourner plus vite. Donc, le temps que l'on appelle objectif, c'est-à-dire mesuré par des instruments - tels que les chronomètres, montres, horloges -, est stable et ne s'accélère pas. En revanche, l'accélération des rythmes de vie provoque « un sentiment que le temps passe plus vite », selon les mots d'H. Rosa<sup>11</sup>.

Cette modification perceptive du temps est fondée. Les faits témoignent indéniablement d'une « accélération technique » - la plus visible et documentée : l'augmentation de la vitesse de déplacement, de transmission de l'information et de production. Dans ces domaines, la technique nous permet d'effectuer, par rapport à nos grands-parents, les mêmes actions dans un temps beaucoup plus court.

L'histoire de la vitesse de transport - de la marche à pied au navire à vapeur, au vélo, à l'automobile, au train à grande vitesse (TGV), à la fusée spatiale - montre que l'on effectue la même distance en beaucoup moins de temps. Pareil pour le transport des informations : alors qu'il fallait des semaines aux messagers à cheval et aux pigeons voyageurs pour transmettre des informations, le temps requis avec Internet est celui d'un simple clic.

Pourquoi sommes-nous alors débordés, en manque de temps, alors que la technique est censée nous en avoir libéré ? Voici l'un des plus grands paradoxes : plus nous gagnons du temps, moins nous en avons. Le calcul, illogique, interpelle. Où sont alors tous ces gains de temps, ce nouveau « temps libre » généré par la technique ?

Comme le souligne H. Rosa, « nous produisons plus vite mais aussi davantage », les gains de temps étant ainsi absorbés par l'augmentation de la croissance. Voilà le problème : l'homme moderne est si gourmand qu'il veut parcourir, transmettre, produire trois fois plus (de distance, d'informations, de choses) alors même que la technique lui permet d'aller seulement deux fois plus vite. Si bien qu'il en vient à avoir moins de temps que son congénère en avait au siècle dernier.

Par conséquent, un sentiment d'urgence, anxiogène, pousse à accélérer la cadence. Ce qui entraîne, selon H. Rosa, une « accélération du rythme de vie », qualifiée de « densification » ou « intensification du temps quotidien », dans le but d'effectuer plus d'actions dans une même unité de temps.

<sup>11</sup> Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010.

## Partie II

*Ils (les hommes) ont réussi à remplacer les mouvements du soleil, de la lune et des autres astres (...) par un réseau toujours plus dense et régulier de chronomètres artificiels.*

Norbert Elias, *Du Temps*, 1996.



Harold Lloyd, *Safety last*, 1923.

En retard, en retard, je suis en retard, en retard... Sommes-nous tous devenus des lapins blancs d'Alice au pays des merveilles ? Courant sans cesse, obsédés par un sentiment d'urgence, sans bien savoir au fond où nous voulons arriver ?

L'accélération semble être l'un des traits fondamentaux de ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. [...] Face à ce qui ressemble à un état de fait, que faut-il faire ? Certains veulent ralentir, d'autres accélérer encore davantage. Et l'on nous présente un monde scindé entre les hyper-mobiles, qui voyagent, sont connectés et naviguent sans obstacle dans la modernité liquide, et les sédentaires, souvent malgré eux, qui sont bloqués par le chômage, la précarité, l'absence de formation. Or la situation est plus complexe. Car les précaires sont eux aussi soumis aux rythmes de la société capitaliste, aux injonctions de la consommation, ils ont accès à l'espace virtuel qui ouvre sur le monde en même temps qu'il nous renvoie parfois à notre enfermement. Nous sommes tous pris dans les flux des échanges et de l'information, qui configurent notre rapport à l'espace, dans l'expérience urbaine.

Plutôt que de s'aligner sur le rythme de croissance, appelé à ralentir, et qui, quoi qu'on en attende, ne permet pas d'apaiser toutes les tensions, plutôt que d'en revenir à un hypothétique rythme naturel dont on ne sait pas bien à quoi il renvoie, le temps humain étant un temps social, articulé, il faut aménager le temps comme on aménage l'espace, les deux étant indissociables. Comment concilier travail, loisirs, vie de famille, rythme biologique, sans s'épuiser ? Comment faire vivre des villes autrement que sur le modèle du « 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 » ?

Prôner une « écologie temporelle », [...] c'est prendre en compte ces différentes temporalités, la manière dont elles se déploient dans nos vies et dans l'espace qui les accueille. C'est ménager le temps, et non pas simplement l'aménager dans le seul but de le rentabiliser sur le plan économique. Depuis longtemps, des politiques sont mises en œuvre, en particulier au niveau local, pour adapter les services publics aux besoins des citoyens, à une époque où l'augmentation du temps de loisirs, la flexibilité du travail, l'individualisation des pratiques opèrent une désynchronisation des temps humains. On ne fait plus tous la même chose en même temps, comme en témoigne par exemple l'évolution des pratiques culturelles (on « consomme » des films autrement qu'à la télévision et au cinéma, à des horaires variables, sur son écran d'ordinateur). Plusieurs villes ont ainsi cherché à répondre à la différenciation des cadences sociales et mis en place des « bureaux des temps » qui visent à harmoniser par exemple les horaires d'ouverture des services publics aux usages qu'en font les citoyens. Mais les politiques temporelles, encore peu visibles, vont au delà du simple aménagement des horaires : elles sont fondamentales si l'on veut considérer la société non plus comme l'alignement de tous sur un rythme unique, mais comme une articulation des temps de chacun dans des espaces parfois conflictuels. Comment, par exemple, préserver l'espace de la nuit pour éviter qu'il ne soit entièrement colonisé par la consommation, comment faire en sorte que puissent cohabiter des usages de la nuit (sorties, résidence, travail) sans mettre en danger le tissu social, sans obliger les gens à un travail de nuit qui mine leur santé ?

Les villes se sont construites sur un principe associant un espace à une activité. Or cette structure occasionne aujourd'hui non seulement une perte de temps (transports) mais également une perte d'énergie, une usure pour les citoyens qui doivent se rendre de leur lieu de résidence à leur lieu de travail, puis à leur lieu de loisirs, etc. Il apparaît de plus en plus nécessaire de penser l'espace et le temps, y compris dans la définition de politiques publiques. Car, loin de disparaître, l'espace - s'il n'est pas conçu comme une simple étendue - est la caractéristique principale de nos sociétés connectées. Et l'appel à la lenteur, que l'on retrouve dans les nombreux mouvements *Slow* (*Cittaslow*, *Slow Science*...), n'est pas pour autant un appel au repli et à la déconnexion.

Accepter la mobilité sans céder à la précarité ni à l'urgence, ménager son temps, trouver des articulations entre les différents rythmes de sociétés qui peuvent sembler de plus en plus morcelées et individualistes, le défi est grand. Il se pose à chacun d'entre nous, lorsque nous jonglons entre nos différentes activités, comme aux institutions qui les accueillent. À l'école, la question des rythmes scolaires a cristallisé ces derniers temps un certain nombre de tensions autour des évolutions contemporaines. Dans un monde où le savoir se joue aussi en dehors de l'école, où la trinité école-

travail-ascension sociale semble de plus en plus remise en question, comment repenser l'école sans céder ni au culte de la performance ni à la nostalgie d'un passé désormais révolu ? Une société idéale permettrait à chacun de vivre selon son rythme. Nous en sommes encore bien loin, mais une réflexion de fond est plus que jamais utile pour baliser les territoires du temps.

#### **F L'Urbanisme chronotopique, nouvel enjeu pour les villes**

Le Conseil de l'Europe a conforté, en 2010, les actions des politiques temporelles en reconnaissant le « droit au temps » et en encourageant les États à mener des recherches sur ce thème, à promouvoir les politiques temporelles et à créer des bureaux des temps dans les agglomérations. Mais d'autres initiatives temporelles existent. Les mouvements *slow*, en particulier, se développent, dans un contexte de la lenteur. Dans ce cadre, le réseau international des *Cittàslow* ou « villes lentes », a été fondé en 1999. Il est directement issu du *Slow Food*, créé en 1986 en Italie, promouvant le plaisir de manger, certaines formes d'agriculture, de production artisanale et d'approvisionnement. Ces principes sont repris dans la charte des *Cittàslow*, s'intéressant plus largement aux problématiques urbaines. Le réseau, né en 1999 dans quatre villes italiennes, compte, début 2014, environ cent cinquante villes adhérentes dans le monde. Seules les villes de moins de 50 000 habitants peuvent obtenir le label. Concrètement, l'adhésion implique l'éloignement des voitures du centre, un développement des transports alternatifs, des rues piétonnes, des terrasses de cafés, des bancs, des espaces verts et de loisirs, la suppression de places de parking, un étalement urbain réduit, le développement des commerces de proximité...

#### **G Habiter le Monde, n'est-ce pas aussi inventer des temps ?**

Portmeiron, Pays de Galles : autour du Bassin de Central Piazza, des parterres de fleurs imposent leur calme. Juste derrière, au sud, un curieux bâtiment, la Bristol Colonnade. Installée ici en 1959, restaurée en 1987, elle est constituée des restes endommagés d'une maison de bains de Bristol. Le monument est récent, ses pierres anciennes, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Juste derrière, de facture classique, le Panthéon, hôtel construit en 1961. Au-delà, une autre époque, un autre lieu : Bell Tower est modelée sur les campaniles italiens. Juste derrière, la Gloriette, façade en trompe l'œil inspirée de celle du palais autrichien de Schönbrunn. En traversant le village, le visiteur trouvera encore des bâtiments de style birman... [...] Le croisement des époques et des lieux sont le fait d'un architecte, génial pour les uns, fou pour les autres, le richissime Clough William-Ellis (1883-1978), finalement anobli. De 1926 à 1978, il ne cessa de construire, dans une ambiance italienne, un village aux allures surréalistes. Aucun des quarante-cinq édifices transportés ou édifiés ici n'aurait dû se trouver là et, a fortiori, il n'y avait aucune raison qu'ils se trouvent là ensemble. Pourtant, le lieu plaît. Les touristes qui y louent une chambre d'hôtel peuvent continuer à se promener à la fermeture du parc. Ils y reverront peut-être les images des premiers épisodes du Prisonnier, série télévisée du début des années 1960 qui contribua à faire connaître l'endroit. [...] Les faiseurs de lieux brisent la continuité des temps. L'histoire n'est plus linéaire quand les notions de passé et de futur ne permettent plus de rendre compte de ce qui s'agence. Portmeiron est-il un lieu ancien parce que certains des matériaux qui le composent le sont ? Ou récent parce qu'ils s'y trouvent réunis depuis moins d'un siècle ? [...] De tels lieux bouleversent la permanence des espaces. Démontés, déplacés et reconstruits, les traces de multiples parties du monde se retrouvent désormais face à face, dans ce creuset d'un nouvel authentique qui s'est inventé dans les années 1920 à Portmeiron. [...]

De façon très contemporaine, les tenants du développement durable cultivent et diffusent, à leur manière, le même processus. En plaçant le présent, au moment même où il s'accomplit, sous le regard des générations futures, ils l'inscrivent déjà dans la mémoire comme une anticipation mémorielle. Les exigences du politique primeraient-elles alors sur le cours de l'histoire, comme le suggérait le philosophe Walter Benjamin ? De fait, les souvenirs fondent la conception d'un "présent global", si ce n'est englobant. Plus encore, les réflexions sur le développement durable avancent une conception du présent qui, plaçant les générations vivantes sous le regard des générations futures, inclut le futur. La mémoire ne se limite plus au passé quand le présent est déjà mémoriel, quand il est considéré du point de vue de son futur. Temps et espaces s'y agencent dans des possibles ouverts à l'ensemble des lieux et des époques du monde. Comme mémoires, ils font lieu ; comme agencements polytopiques et polychroniques, ils font Monde. Et c'est, entre autres, pour cela que l'on peut les qualifier de mémoires-monde. Ce sera, alors, pour reconnaître ces processus et leurs lieux comme le versant temporel de la globalisation contemporaine.

## 5 Mémoire urbaine et projet urbain

Avec la mémoire urbaine et le projet urbain, la ville affirme avec force - certes en sens opposé - son inscription dans le devenir social, son aptitude à « habiter le temps ». Pourtant, mémoire urbaine et projet urbain s'ignorent bien souvent, et deviennent comme étrangers l'un à l'autre. La mémoire urbaine se dégrade volontiers en ville-musée, le projet urbain se contracte aisément en ville-artefact<sup>12</sup>.

Disloqué sinon sinistré, le Pékin que nous visitons aujourd'hui semble un bon exemple d'une telle dissociation schizophrène entre mémoire et projet. D'un côté, l'immense ville-musée qu'est l'ancienne « Cité interdite » des empereurs de Chine, conservée en parfait état pour l'enchantement de ses visiteurs. De l'autre, le réseau futuriste des boulevards circulaires qu'aucun piéton ne se hasarde plus à traverser, des échangeurs surdimensionnés, des tours de bureaux géantes, des blocs résidentiels - réseau parfaitement interchangeable avec ceux qui définissent tant d'autres conglomérats urbains modélisés de par le monde. Ce Pékin purement fonctionnel a anéanti le tissu longtemps si vivant des anciens quartiers populaires et de leurs ruelles, les fameuses *hutung*, tissu de chair et de vie qui entouraient les palais impériaux et leur donnaient sens ; ceux-ci étant désormais réduits à une bulle mémorielle, une enclave hors temps.

À Pékin, il semble que mémoire et projet se soient chirurgicalement écartés l'un de l'autre, à la façon des surréalistes proposant vers 1920 de trancher par le milieu le Sacré-Cœur de Montmartre et d'en déplacer les deux moitiés à bonne distance. La capitale chinoise est certes un cas extrême. Bien plus souvent, la dissociation entre ville mémorielle et ville projective se réalise à travers des figures urbaines qui se sont spécialisées en sens opposé. Dans les villes-mémoire, immobilisées dans la préservation *ad integrum* de leur passé prestigieux, les règlements conservationnistes prolifèrent ; mais la société vivante s'évanouit, ou se réfugie dans l'accueil mercantile des visiteurs qui se pressent à Venise, à Bruges et autres villes de haute tradition, menacées pourtant de se dégrader selon la formule de Jean Nouvel en collections de bâtiments-momies<sup>13</sup>.

Quant aux villes purement projectives, elles n'ont généralement pas à se soucier d'un passé aussi riche que celui de Pékin. Ce sont des artefacts, nés « clés en mains » sur les tables à dessin des architectes et sur les écrans de leurs ordinateurs. Mais elles aussi sont comme figées sur place, et arrachées à la durée structurante du temps, certes sur un mode bien différent des villes-musées ; leur incapacité à vivre de leur vie propre en aval n'est que la contrepartie de leur déficit de temporalité en amont. Beaucoup a déjà été dit et écrit sur leur immobilisme précoce, sur leur incapacité à s'épanouir au fil du temps.

Un point encore est à préciser. Il ne faudrait pas conclure de ces exemples que le dualisme de la ville mémorielle et de la ville projective correspondrait à deux étapes historiques successives, comme si des villes capables de vivre dans le temps long, comme le vieux Pékin, s'étaient peu à peu effacées devant des villes plus « modernes », fabriquées de toutes pièces dans le temps court tel le nouveau Pékin. Il s'agit plutôt de deux lignées urbaines parallèles. Les villes abstraites et fonctionnelles [...] remontent au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, alors que le Nuremberg médiéval rasé par les bombardements alliés pendant la guerre - ainsi la très belle maison d'Albert Dürer - a été reconstitué à l'identique dans les années cinquante.

Mémoire urbaine et projet urbain, et ici une note d'optimisme n'est pas inopportune, peuvent aussi se valoriser l'un l'autre, affirmer conjointement la réalité vivante d'une ville bien campée sur les deux versants du temps. Pensons par exemple à Urbino, en Italie, dont la cité universitaire d'avant-garde s'est discrètement coulée dans les plis d'une colline pour dialoguer librement avec les palais monumentaux du condottiere Federico de Montefeltre et avec de vieux quartiers populaires restés bien vivants.

<sup>12</sup> [■ **Note additionnelle** / Artefact : Dans plusieurs domaines scientifiques, un artefact est un phénomène ou un signal artificiel dont l'apparition, liée à la méthode utilisée lors d'une expérience, provoque une erreur d'analyse. En anthropologie, structure ou produit ayant subi une transformation, même minime, par l'homme, et qui se distingue ainsi d'un autre provoqué par un phénomène naturel.]

<sup>13</sup> Urbanisme, Dossier *Mémoire et projet*, n° 303, novembre 1998.

Confronter mémoire urbaine et projet urbain impose de lever un préalable méthodologique. La mémoire n'est-elle pas d'abord un fait social, à savoir la conscience qu'ont les villes et leurs habitants de leur passé tel qu'il reste présent parmi eux ? Alors que le projet est dans son principe une initiative activiste, à la fois technique et politique, et qui passe aussi par l'allégeance aux puissances économiques, au marché de l'immobilier, au BTP. [...]

Le temps est une catégorie bien plus mystérieuse, bien plus implacable que l'espace. S'il est bien banal, encore que justifié, de penser la ville en termes d'espace, la penser dans la durée du temps représente un effort autrement exigeant, et non moins fécond. Ainsi, le détour théorique par la temporalité vient confirmer les réticences que, dans leur expérience pratique, les urbanistes ont exprimées tant envers la ville-musée qu'envers la ville-artefact. Si l'une et l'autre sont des échecs humains, c'est qu'elles sont toutes deux régies, certes en sens opposé, par un rapport au temps qu'on pourrait qualifier d'hémiplégique. Ni l'une ni l'autre ne sont inscrites dans une temporalité vivante, à la fois adossée au passé et ouverte vers l'avenir.

### **H** Les bureaux des temps

Nés en Italie dans les années 1990, les bureaux des temps se sont développés en France au début des années 2000. Des collectivités locales s'intéressent à l'organisation du temps - horaires d'ouverture et accessibilité des services - et à la coordination des systèmes d'horaires sur leur territoire - transports, loisirs, travail, etc. - dans un objectif d'amélioration de la qualité de vie.

Cette organisation n'est pas la même dans une ville administrative, étudiante, industrielle ou touristique. A Poitiers, une semaine avant la rentrée scolaire, en fin de journée, tous les acteurs du scolaire et du périscolaire sont réunis dans les mairies de quartier afin que les parents puissent réaliser toutes les inscriptions en une seule démarche.

Si les 35 heures permettent de libérer du temps, encore faut-il qu'au plan local, existent des structures socioculturelles accessibles. Les politiques temporelles peuvent accompagner ces transformations, voire les anticiper.

### **I** Les politiques des temps de la ville et modes de garde des enfants

Les politiques des temps de la ville (...) suscitent des actions en terme d'égalité hommes/femmes. Ce n'est là ni coquetterie, ni effet d'aubaine. L'examen des usages invite à s'interroger sur les usages sexués de certains espaces ou sur le « genre » de certains temps sociaux (les hommes au bistrot, les femmes aux sorties d'école...).

L'articulation des temps sociaux avec les temps personnels et familiaux (pour autant qu'on les considère hors temps sociaux) se révèle encore plus ardue pour les femmes. [...]

La question des modes de garde d'enfants est tout à fait symptomatique. Bien que des pères, peu à peu, les prennent en charge, les modes de garde restent « affaire de femmes ». La plupart des équipements collectifs sont organisés pour des salariées à temps plein en horaires traditionnels (8h-midi, 14h-18h, en gros).

Les assistantes maternelles fonctionnent le plus souvent selon les mêmes schémas. Or, les besoins pressent de plus en plus pour d'autres modes de gardes : avant l'école, lorsqu'on travaille en soirée, le samedi, différencier les périodes (vacances scolaires ou non, temps partiels).

Rappelons que l'un des principaux freins au retour à l'emploi ou l'accès aux formations des chômeurs, c'est le problème de la garde des enfants. Quel équipement permet aujourd'hui à une demandeuse d'emploi de répondre positivement à une proposition d'embauche ou de formation sous huit jours (cas fréquent) tout en trouvant une solution satisfaisante pour faire garder son (ses) enfant(s) ?

Personne ne niera que le temps est devenu un facteur essentiel de la vie quotidienne moderne. Malgré une tendance à réduire le temps de travail au profit du temps consacré aux « loisirs », les citoyens, hommes et femmes, ont en permanence l'impression d'avoir de moins en moins de « temps » et d'être soumis à un « stress » permanent. L'approche du « temps de la ville » exprime le nouveau désir de déterminer soi-même son propre temps. À quoi bon richesse et abondance, si nous n'avons pas le temps d'en tirer profit ?

L'approche du « temps de la ville » ne promet pas un nouvel Eden, mais il promet une approche démocratique et solidaire vers la culture et le contrôle, vers l'« humanisation » des structures de temps de la vie quotidienne dans l'environnement urbain par le biais de leur adaptation aux besoins et désirs des habitants. [...]

Les politiques en matière de temps revêtent une importance croissante du point de vue de la qualité de vie des citoyens et sont perçues comme un processus démocratique transversal. C'est la raison pour laquelle elles nécessitent de nouvelles formes de participation telles que des forums de citoyens, des expériences pilotes, des enquêtes au sein de la communauté et la coopération interdisciplinaire entre les différentes branches de l'administration locale.

Les raisons de cet intérêt grandissant pour les politiques et les problèmes liés au temps en Europe sont multiples :

- le développement économique général, qui a transformé la société industrielle en une société de services, s'accompagne d'une évolution technologique importante. Ces deux éléments ont un impact dans l'espace et dans le temps. L'organisation du temps joue un rôle crucial dans l'économie des services, la production de services coïncide temporairement avec la consommation de services, de nouvelles technologies d'information et de communication tendent à réduire les distances et à accélérer la perception du temps ;
- la plupart des pays européens accusent un taux de chômage élevé. Cette situation a un impact direct sur les politiques en matière de temps de travail ;
- la mondialisation appelle à l'amélioration de la compétitivité des économies, déclenchant ainsi, avec la réduction du temps de travail, une avalanche de flexibilisation du temps de travail ;
- cette flexibilisation du temps de travail s'accompagne de l'émergence de nouvelles formes de travail donnant principalement lieu à des emplois précaires et irréguliers ;
- le développement urbain, le développement des quartiers, la désurbanisation et la pollution atmosphérique due à une utilisation individuelle croissante de la voiture, sont autant d'arguments qui plaident en faveur de nouvelles solutions ;
- les relations entre les sexes changent. On constate, en effet, que de plus en plus de femmes participent au marché du travail. Cette situation remet toujours plus en question (bien qu'elle ne la supprime pas) la division traditionnelle du travail au niveau du ménage, de la vie professionnelle et de la société ;
- l'individualisation et la diversification des styles de vie, le nombre croissant de célibataires, de divorces, de familles monoparentales, etc. diminuent constamment « la capacité à résoudre les problèmes » des environnements secondaires traditionnels (comme la famille, les quartiers, etc.) ;
- parallèlement, on constate une évolution du rôle des services publics proposés par l'État, au niveau local. L'impact de la crise fiscale, ainsi que la nécessité de moderniser et de restructurer les administrations publiques revêtent une importance cruciale. De nouveaux efforts sont mis en œuvre pour atteindre de nouvelles normes de qualité et orienter le travail du secteur public vers le citoyen. Ces processus s'accompagnent souvent de nouvelles formes de participation et de coopération locales.